

[EXTRAIT]

# Toby Young, le punk qui rééduque l'Angleterre

---

Comment se faire des ennemis et agacer les gens : certains le font d'instinct et n'ont guère besoin de conseils. Les autres pourront avantageusement lire le livre de Toby Young. Avec une autodérision typiquement britannique, il y dépeint son expérience de journaliste raté au siège de Vanity Fair, à Manhattan. Au cours de ces années 1990 dorées que la série « Sex and the City » a immortalisées pour toute une génération de New-Yorkais, le jeune ambitieux, fraîchement sorti d'Oxford et de Harvard, enchaîne les provocations : demander à un acteur célèbre s'il est homo, inviter une strip-teaseuse au bureau le jour où ses collègues y amènent leurs enfants, se faire passer pour un aristocrate en rupture de ban, sniffer un rail de coke en pleine séance photo, se faire inlassablement refouler des carrés VIP... Un Mr Bean avec les répliques d'Oscar Wilde. Fréquenter Toby permet de mieux saisir la pertinence de son livre et surtout de son titre. Le suivre au quotidien découragerait le fan le plus dévoué. Moi qui apprécie ses écrits et ses actions, qui l'ai choisi en connaissance de cause parmi mes héros de la liberté, je ne pouvais plus lire sans irritation ses éditoriaux sardoniques dans The Spectator, ni entendre sans indignation ses discours de mauvaise foi en faveur du Brexit. J'ai dû cesser de le suivre sur les réseaux sociaux pour ne pas succomber à un tweetclash avec mon sujet d'enquête. Cette réaction est visiblement partagée. Mentionner Toby Young dans les dîners londoniens, comme j'en ai fait quelquefois l'expérience, est une méthode efficace pour qui veut approfondir le répertoire anglais des noms d'oiseaux. « Ces réfugiés de Calais jettent leurs ordures dehors et salissent tout », lâche Toby en plein cocktail de la bonne société tory à Westminster, avant de m'écrire par mail : « Merci de ne pas me citer. Cela pourrait me faire passer pour un sans-cœur. » Indeed. Mais pourquoi Toby Young se force-t-il à être insupportable, alors qu'il mène l'un des combats les plus généreux qui soient, celui des free schools ?

**Société civile.** Pour approcher le vrai Toby Young, il faut chausser des bottes aux semelles renforcées, se mettre un casque sur la tête et enfiler une veste jaune fluo. Je le retrouve sur le chantier de sa nouvelle école, à Hammersmith, au sud de Londres. Celui qui, il y a vingt ans, se serait damné pour un regard de Tom Cruise à la soirée des Oscars de Vanity Fair discute des dimensions du gymnase, du système d'aération et du budget prévisionnel des travaux (rien moins que 17 millions de pounds). Au milieu des grues et des bétonneuses, il imagine les 200 enfants qui, dans quelques mois, fréquenteront cette

école primaire, petite sœur de la West London Free School, première école libre du Royaume-Uni fondée par Toby Young en 2011. En quelques années, il est devenu une figure incontournable du mouvement des écoles libres. L'auteur de reportages en boîte de nuit pour savoir, preuves à l'appui, si « la perruque aide à draguer » signe désormais des livres consacrés à « aider vos enfants à l'école primaire ». Faute d'avoir été Mankiewicz dans le New York des Roaring Twenties (années rugissantes), il se rêve en John Keating [professeur qui bouleverse la vie de ses élèves dans « Le cercle des poètes disparus », NDLR] dans le Londres multiculturel du XXI<sup>e</sup> siècle.

Les free schools sont des écoles créées par la société civile (généralement des groupes de parents), gérées de manière totalement autonome pour ce qui est du recrutement, de la méthode pédagogique et de l'emploi du temps. S'inspirant en grande partie du modèle suédois, elles ont été annoncées par le Parti conservateur comme un élément clé de la « Big Society » lors de l'élection de 2010. Elles restent financées par l'Etat ; les conditions d'admission, les inspections et les examens finaux sont semblables à ceux de toutes les écoles publiques. Comme si, en France, le ministère de l'Education nationale décidait de prendre intégralement à sa charge les écoles privées hors contrat... La philosophie sous-jacente est de permettre à des formes alternatives d'éducation d'émerger, et aux parents de disposer d'un plus large choix : certaines écoles optent pour des méthodes participatives (comme la School 21, fondée par un ancien conseiller de Tony Blair), d'autres au contraire pour un retour à l'enseignement traditionnel (comme celle de Toby Young). Plutôt que d'imposer d'en haut un modèle pédagogique unique, l'Etat soutient les initiatives venues des citoyens eux-mêmes. Le succès ne s'est pas démenti : depuis 2010, 250 free schools se sont ouvertes, et 500 de plus sont attendues d'ici à 2020. Comme l'ont montré plusieurs études, elles se sont développées avant tout dans les quartiers les plus populaires. C'est le privé pour tous.

Quand Michael Gove, ministre de l'Education du gouvernement Cameron, a annoncé le lancement des free schools, Toby s'est découvert une vocation. Père de quatre jeunes enfants, il se trouvait en proie au tourment favori des Britanniques : trouver une bonne école. Comme beaucoup, la famille Young n'avait pas assez d'argent pour une école privée, pas assez de foi pour une école confessionnelle, pas assez de chance pour habiter dans le secteur d'une école publique de qualité (à moins de déménager dans le Suffolk). Toby a donc annoncé, à l'occasion d'une tribune dans The Observer, son intention d'expérimenter la création d'une école libre, avant tout pour éduquer ses propres enfants. Il a réuni chez lui une douzaine de recrues partageant la même approche. Deux ans plus tard, après avoir surmonté moult obstacles juridiques et logistiques, était inaugurée à Hammersmith, un des quartiers les moins favorisés de Londres, la West London Free School. Sans interférer dans la gestion quotidienne de l'école, les fondateurs historiques comme Toby ...